



HAL
open science

**” La charité est la vocation d’une dame ; le soin des
pauvres est sa profession. ” Hannah More [1745-1833]**

Corinne Belliard

► **To cite this version:**

Corinne Belliard. ” La charité est la vocation d’une dame ; le soin des pauvres est sa profession. ”
Hannah More [1745-1833] : Comprendre le soin : Attitude pour soi, attitudes envers l’autre ?. Journée
d’étude - Prendre soin de soi, prendre soin d’autrui. Histoire, sociologie, anthropologie, Nov 2011,
France. hal-00842109

HAL Id: hal-00842109

<https://hal.science/hal-00842109>

Submitted on 7 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**COMPRENDRE LE SOIN : ATTITUDE POUR SOI, ATTITUDES ENVERS L'AUTRE ?
APPROCHES EN HISTOIRE ET EN SOCIOLOGIE / ANTHROPOLOGIE**

Journée d'étude jeudi 17 novembre 2011

**" La charité est la vocation d'une dame ; le soin des pauvres est sa profession. "
Hannah More [1745-1833]**

Le soin est une notion qui ne se rapporte pas, d'emblée, «au soin de l'âme». Elle est tout d'abord entendue au sens anglais de «*cure*», de traitement thérapeutique pour lutter contre une maladie. Mais, le soin implique aussi l'idée de «*care*». En assistant les vagabonds, les mendiants, les « oysifs », les philanthropes « prennent soin » des pauvres. Ils les surveillent et les contrôlent selon des critères sociaux et comportementaux. Dès 1712, ils vont ainsi s'intéresser à la vertu personnelle, individuelle et sociale des démunis. Les philanthropes vont s'appliquer à discerner l'acte utile, prévenir plutôt que soulager la misère, fournir un travail au lieu d'une aumône, encourager population et production.

Sous l'Ancien Régime, le soin apporté aux pauvres est mêlé de compassion chrétienne pour leurs malheurs et de sévérité étatique pour leur condition dont on ne les tient jamais pour complètement quittes. La charité n'est presque pas dépourvue de sanctions et lorsqu'elle aide matériellement les pauvres, elle s'accorde aussi à les endoctriner religieusement. Dans la pratique, les pauvres sont considérés comme indésirables. Ils sont soit envoyés aux galères, soit voués à l'enfermement dans des institutions royales comme l'Hôpital, général ou provincial, ou placés dans des maisons de force. La religion chrétienne préside souverainement au soin des démunis. Aux côtés de l'Eglise et des paroisses, c'est à l'institution royale de la Grande Aumônerie de France (Foignet, 1943) qu'en est confiée la gestion.

Avec le Siècle des Lumières, une nouvelle attitude apparaît. Elle traversera la Révolution et mènera, au XIXe siècle, à l'édification d'une acceptation complexe. Les deux décennies qui précédèrent la Révolution en France connurent un "malaise social", un désœuvrement croissant, une aggravation du vagabondage, de la mendicité et des abandons d'enfants. Les historiens relèvent au cours de cette période, la corruption d'une partie du Clergé, la survivance d'énormes privilèges financiers, le maintien de la

noblesse la plus ancienne et la plus titrée aux positions les plus enviables de l'administration, en même temps que la formation d'une bourgeoisie dite "à talents" désireuse d'y accéder. La réponse de la Monarchie était toujours celle de la "police des pauvres". De fait, des propositions de l'assistance sont lancées durant la seconde moitié du siècle. Il s'agit de discuter de l'humanisation de l'hôpital, de la mise en place des secours à domicile, de l'assistance par le travail, de la prévention de la mendicité (Duprat, 1993).

Sous la Révolution, le philanthrope ne sera pas qu'un simple acteur dans le soin aux pauvres, mais un sujet reconnu pour son "rôle social universel". Il propose des normes de comportement à l'intention des classes populaires mais aussi des classes privilégiées. L'assistance se voudra science et accordera aux visiteurs des pauvres vocations d'enquêteurs sociaux. Le soin du pauvre n'est plus le premier objectif de la philanthropie. Il importait surtout d'engager une action moralisatrice ou culturelle, vulgariser l'innovation, conduire des campagnes sociales et humanitaires.

Les hommes des milieux privilégiés s'avisent alors du fait que leurs épouses et leurs filles, symbole du bonheur familial et de la douceur féminine, sont les plus aptes à soigner les pauvres. Cette idée sera aussi portée très haut par l'auteur dramatique et ardente évangéliste, Hannah More (1745-1833), qui considère que : "La charité est la vocation d'une dame ; le soin des pauvres est sa profession." La question de fond ici est de savoir dans quelle mesure les femmes philanthropes du XIXe siècle ont-elles contribué aux soins des pauvres ?

Une des caractéristiques de cette interrogation est de mettre en opposition deux catégories sociales hétérogènes. D'un côté, se situe une classe sociale dans son intégralité, celle des pauvres, les « soignés » et de l'autre une fraction du genre féminin, appartenant aux classes favorisées, les « soignantes ». Cette fraction féminine, est elle-même placée dans un rapport de subordination envers sa contre partie masculine. Or si les pauvres sont l'objet de préjugés de classes, les femmes ne cessent d'être, dans leur milieu, victimes de préjugés de genre.

La rencontre entre les femmes et les pauvres, se rapporte aux circonstances qui ont conduit le genre féminin des classes supérieures à accepter des tâches susceptibles de les introduire dans la sphère publique. C'est cette rencontre qui est au cœur du *care*, du soin. Elle en détermine les modalités et les limites.

On sait que la pauvreté est une constante économique de l'histoire moderne. Elle s'est aggravée entre le Moyen Age et le XXe siècle. En Angleterre sous l'effet du mercantilisme et de la demande de l'industrie textile, les propriétaires féodaux consacrent à l'élevage du mouton des terres vouées jusqu'alors aux productions vivrières. Des milliers de paysans sont expropriés. En France, comme en Angleterre, la suppression des clôtures rurales et la disparition des vaines terres les chassent hors des domaines. Une partie des paysans qui vivaient de la terre est livrée au vagabondage. Improductifs et besogneux, ils sont considérés comme dangereux.

La pauvreté en vient à être jugée comme une punition divine. Elle doit être sanctionnée. Plusieurs traitements de la pauvreté sont mis en œuvre : le révérend Townsend préconise la faim comme stimulant au travail ; Si ce n'est la faim, c'est la pendaison. Douze à vingt mille vagabonds sont exécutés sous le seul règne d'Henri VIII. Le sort des pauvres est bientôt soumis à des lois visant à les mettre au travail et à les surveiller. Dès lors, l'enfermement apparaît comme une solution institutionnelle à la pauvreté.

La "loi des pauvres" conçue et appliquée en Grande-Bretagne à la fin du seizième siècle, instaure au dix-septième siècle des *workhouses*. L'« oysif » y est séquestré avec toute sa famille dans l'attente de quelques besognes mal rémunérées. Ces maisons de travail vont rester ouvertes au-delà de l'avènement du capitalisme industriel.

En France, on observe une évolution comparable. On ne cherche pas à guérir de l'oisiveté et la mendicité mais à les réprimer. Les pauvres sont déclarés dangereux dès la seconde moitié du douzième siècle. Leur enfermement est décidé en 1571 par l'ordonnance des Moulins.

L'expropriation des paysans s'aggrave encore sous l'ère industrielle. Le machinisme agricole les chasse des travaux ruraux. Les indigents envahissent les villes. Au chômage, mal rétribués, ils survivent difficilement.

Les plus démunis d'entre eux, ou les moins aptes à travailler régulièrement, sont traités comme un rebut que les Anglais appellent un "*residuum*".

Au XIXe siècle, la pauvreté se concentre dans les villes ce qui incite les églises et les institutions charitables à réagir. Surtout, la société bourgeoise craint une possible révolte sociale. Les réformateurs sociaux créent de nombreuses associations dites "philanthropiques" et réfléchissent à une nouvelle politique du contrôle des pauvres.

La charité a fait longtemps une différence entre les pauvres selon leur degré d'invalidité. Par contre, la philanthropie distingue surtout les "bons" et les "mauvais" pauvres. La charité traite les pauvres en masse tandis que la philanthropie les traite au cas par cas ce qui implique, d'après Bernard Bosanquet (1848-1923), une des personnalités éminentes de la *Charity Organisation Society* une révolution dans les méthodes de soin.

Imprégnée de scientisme, la philanthropie va s'appliquer à différencier les indigents. Jusqu'à la guerre de 1914, les philanthropes anglais et français ne cesseront de se préoccuper du classement des pauvres.

Les "bons" pauvres susceptibles d'être rééduqués pour devenir des membres acceptables de la société, sont ceux que les philanthropes prennent en charge. L'objectif sera d'en faire des interlocuteurs ouverts à l'économie industrielle, à condition toutefois, de les protéger des idéologies subversives, telles le socialisme. La charité, vertu religieuse et théologique, se transforme avec la philanthropie, en un instrument d'action sociale.

Mais, l'une des faiblesses de la philanthropie est le partage de la population laborieuse en deux fractions : l'une jugée amendable et l'autre réputée dangereuse. Il importe donc aux philanthropes, de traiter, de mettre à l'écart et de neutraliser la seconde d'entre elle c'est-à-dire le rebut.

Au XIXe siècle, l'aggravation de la misère suggère aux classes supérieures de tempérer la pauvreté par une redistribution modérée des richesses. Les femmes sont invitées à accepter cette tâche d'intérêt public et à participer ainsi à la paix sociale. Il s'agit de mobiliser en tant qu'exemple le genre féminin traditionnellement attaché aux activités domestiques et familiales.

Le soin bénévole

L'engagement des femmes dans la sphère publique s'explique désormais en raison de leurs facultés naturelles, de compassion et de douceur. On découvre opportunément, en effet, chez les épouses et les filles des classes supérieures, des spécificités féminines, dites "qualités spéciales" qui les prédisposeraient à une action philanthropique efficace. Un débat, en particulier entre Auguste Comte (1798-1857) et John Stuart Mill (1806-1873) s'engage quant aux qualités appropriées, toujours féminines, naturellement qu'il conviendrait de leur accorder pour justifier leurs soins auprès des pauvres.

Ces femmes sont pressenties pour éduquer les classes inférieures. Elles doivent convaincre les pauvres que leur état pourrait s'améliorer s'ils changeaient de comportement. Hannah More pensait notamment que "le pauvre devait être humble, sobre et diligent, qu'il devait révéler la constitution britannique, haïr les Français, croire en Dieu et en la bonne volonté de l'aristocratie".

Les femmes philanthropes, en tant que «femmes d'intérieur» de bonne naissance, rompues à gérer raisonnablement l'argent du foyer et à en faire un bon usage, dispensaient aussi des conseils édifiants aux pauvres sur la gestion de leur budget.

Mais, pour saisir davantage l'attitude des femmes philanthropes envers les pauvres, il importe d'écouter le témoignage de cette anonyme des archives qui s'exprime longuement sur son expérience.

" J'étais une très jeune fille quand j'ai commencé à faire mes premières visites dans le quartier de Westminster. Je n'avais aucune expérience, ni personne pour me conseiller; je ne connaissais rien de la Loi des Pauvres, et je n'avais pas assez d'expérience pour bien juger des caractères. Je constatais les besoins et je faisais comme mes collègues - je donnais de l'argent, de la nourriture, et du combustible - et pourtant il me semblait étrange que les besoins ne diminuaient jamais; le bon d'épicerie donné cette semaine était à nouveau réclamé la semaine suivante. Rétrospectivement, je ne peux me souvenir d'avoir aidé aucune famille assez efficacement pour qu'elle cesse de réclamer mes aumônes.

Après un certain temps, je fréquentais un secteur plus riche de Londres. Là bas, dans ce quartier, je m'attendais à ne pas trouver de pauvreté, les petites maisons semblaient extérieurement si prospères et si bien tenues; mais malheureusement celle qui m'avait précédée n'avait jamais cessé de donner

des bons de soupe, d'épicerie, de viande et de charbon, et je découvrais que ces gens apparemment aisés étaient indignés si je ne leur laissais pas un bon quelconque à chaque visite. On ne me connaissait que comme "dame distributrice" et toute tentative amicale de conversation était généralement interrompue par "Avez vous un bon d'épicerie aujourd'hui, mademoiselle ?" ou par des commentaires sur "l'aimable dame" qui avait l'habitude de venir, et "qui ne partait jamais sans laisser quelque chose".

J'étais désespérée. De plus en plus, je me rendais compte que je ne pourrais jamais réellement me faire l'amie des pauvres de cette façon, et je décidais d'essayer une autre approche. Les circonstances m'amènèrent au sud de Londres, et après bien des réflexions, je pris en charge quelques logements sous la responsabilité de Mlle Octavia Hill, et désormais le but de mes visites n'était plus de donner de l'argent aux pauvres, mais d'en obtenir d'eux. Je tirais bien des leçons de cette relation nouvelle, et j'acquis une connaissance intime de la vie de nos classes laborieuses comme je ne l'avais jamais eue auparavant. Mes gens sachant que je venais pour affaires, n'attendaient aucun secours et ils me parlaient très simplement de leurs difficultés : le mari infidèle, l'épouse dépensière, la fille sauvageonne, la fille laide, le bébé mal portant, l'enfant maladif. Même si j'avais été autorisée à leur en donner, les vraies difficultés des pauvres n'auraient pas pu être résolues par des bons d'épicerie. Donc, désirant connaître un "moyen plus parfait" pour les aider, j'adhérais à la *Charity Organisation Society*. J'avais l'impression que seule je ne pouvais pas faire face à ces immenses besoins; je n'avais ni assez d'expérience, d'argent ou de connaissances. Je craignais d'adopter l'attitude désespérée de tant de nos plus sérieux bénévoles qui étant seuls, se sentent dépassés par le péché et le chagrin qui les entourent. Je voulais connaître les résultats des expériences des autres. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi un apprentissage était jugé nécessaire pour toutes les autres sortes de travaux féminins - soigner, enseigner, coudre - alors que la connaissance des moyens appropriés d'aider nos pauvres est supposée venir aux femmes naturellement; et je ressentais fortement combien avaient été graves les résultats des erreurs du passé. Une femme étudie avant de toucher les blessures physiques des pauvres. Doit-elle faire moins avant d'essayer de guérir leurs plaies morales ? Est-ce surprenant que, se livrant sans préparation à ce travail, sa tendresse, sa patience, sa sagesse et son courage échouent si souvent ? J'avais l'impression qu'en fréquentant la *Charity Organisation Society*, j'allais à l'école; j'avais tant à apprendre et à désapprendre en quoi des associations avaient déjà commencé, dans le voisinage immédiat de mes gens, à les aider : quels principes de secours avaient été découverts capables d'aider sans induire une perte d'amour-propre; le type de foyer le mieux adapté à la formation des jeunes filles; les orphelinats les plus convenables pour les filles et les garçons sans mères ni pères; les meilleures maisons de convalescence; les hôpitaux spécialisés. Par dessus tout, j'ai appris à connaître ceux et celles qui travaillaient autour de moi." ¹

¹ *The Charity Organisation Review*, volume 1, n° 7, July 15, 1885 : 306.

Nous avons là l'exemple d'une jeune femme qui, par sa formation, sa maîtrise de compétence et sa technicité menant à une meilleure connaissance du milieu, contribue au soin des pauvres.

Mais dans les faits, les femmes philanthropes aident peu les pauvres. Elles acquièrent plutôt une sensation de pouvoir en dehors de leur foyer. Les visiteuses des pauvres sont convaincues d'accéder à de nouvelles fonctions dans la société. Leur dignité consiste à régner sur les pauvres. Les soins moraux et les conseils pratiques qu'elles dispensent aux pauvres, restent dictés par leur mode de vie mondain. Ainsi, dans le quartier d'*Hampstead*, les femmes philanthropes de la *Charity Organisation Society* tiennent permanence de 10 à 12 heures puis de 16 à 17 heures² ce qui place leur code de classe en travers d'une démarche vers le professionnalisme. Le jour de la semaine importe aussi dans la mesure où il convient, par exemple dans le quartier de *Saint-Saviour*, de s'occuper des pauvres du mardi au jeudi³. A *Clerkenwell*, le temps qu'une femme philanthrope doit consacrer au soin des pauvres est plus restrictif puisque que "le comité se réunit uniquement le mardi à 11 heures et, si nécessaire, le vendredi à 16 heures"⁴.

En France, « les belles âmes consolatrices » doivent surtout se garder de toute émotivité pour prendre soin des pauvres. Le discours ordinaire des hommes philanthropes rappelle que : "Le faux-pauvre est tout-puissant devant une femme sensible. Il feint de pleurer et obtient ce qu'il veut." Elles doivent « aimer et se dévouer sans bornes aux autres. »⁵ Elles sont tenues de faire un "travail d'amour"⁶ sans attendre de récompense. Un académicien relève ainsi qu' :

"il y a des femmes du monde, jeunes et jolies, ..., faites pour tous les plaisirs, habituées à tous les luxes, sollicitées par tous les environnements, qui visitent

² *Annual Reports of the Council and Hampstead Committee*, 1970-1914 : 1.

³ *Annual Reports of the Council and Saint Saviour Committee*, 1970-1914 : 1.

⁴ *Annual Reports of the Council and Clerkenwell Committee*, 1970-1914 : 1.

⁵ Marie-Claire Grassi, 1994, « Le savoir-vivre au féminin : 1820-1920 » in *Littérature – Du Goût – De la conversation et des Femmes*, Clermont-Ferrand, Association des Publications des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand : 229.

⁶ Michelle Perrot, 1991, "Sortir" in Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des Femmes en Occident : le XIXe siècle*, Paris, Plon : 469.

les pauvres, soignent les malades, bercent les enfants sans mères et ne se vantent pas. On dirait qu'elles sont fortifiées par le mystère même de leur dévouement; au milieu des tentations qui les assaillent, elles traversent la vie sans faillir, soutenues par l'énergie intérieure qui les a faites charitables et discrètes. Au temps de ma jeunesse, [explique-t-il] il en est que j'ai surprises cheminant dans la voie douloureuse où chacune de leurs stations était marquée par un bienfait. De loin, me dissimulant, je les ai suivies, j'ai pénétré après elles dans les bouges où elles étaient entrées comme un rayonnement et j'y retrouvais quelque chose de la lumière qui les environnait. Plus d'une fois, il m'est arrivé de les rencontrer le soir, dans un salon, sous la clarté des lustres, enjouées, spirituelles, plaisantes, aimant à plaire, conservant dans le regard, dans le sourire, cette sérénité qui est le parfum de l'âme satisfaite d'elle-même. Elles gardaient si bien leur secret que, pour plus d'une, nul ne l'a jamais soupçonné."⁷

En définitive, ces services d'aide supposent l'existence de cette vaste force de travail impayée. Les associations philanthropiques dépendent largement de « soignantes » bénévoles. Leur travail de contact avec les pauvres, relève toujours de l'amateurisme. Mais il est des limites au soin bénévole. "Beaucoup de femmes victoriennes souffrent plus ou moins consciemment du peu de place qui leur est laissée dans la vie sociale, d'une vie trop sage, trop confinée au même cercle de connaissances et aux mêmes routines, et [qu'elles] trouvent dans ces territoires inconnus et dangereux que sont les quartiers pauvres, chez ces sauvages que sont leurs habitants le moyen d'exalter leur existence, d'y démontrer leur compétence spirituelle, d'y exposer leur courage et leur détermination, d'y acquérir un statut et d'y imposer le respect."⁸ C'est dans ces circonstances que la *Charity Organisation Society* fait appel à d'autres femmes philanthropes pour s'occuper du soin des indigents. Elles apparaissent notamment avec l'augmentation des tâches d'écritures dans les permanences de l'association.

Le soin rémunéré

Des femmes « neuves » se conforment ainsi à des normes professionnelles. Elles suivent, tout d'abord, une formation au sein de l'association "... en se rend[ant] avec assiduité à leurs rendez-vous, le ou les

⁷ Maxime Du Camp, 1885, *La Charité Privée à Paris*, Paris, Hachette et Cie : 3-4.

⁸ Françoise Barret-Ducrocq, 1991, *Pauvreté, charité et morale à Londres au XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France : 141.

jours convenus, [elles] sont toujours prêtes à être employées de toutes les manières possibles.”⁹ Une fois formées à contrôler la vertu des indigents, selon la doctrine de la *Charity Organisation Society*, elles sont envoyées en terre de pauvreté pour mener des études de cas et éviter d’accorder un secours sans enquêtes sérieuses. Elles sont donc, dans un premier temps, enquêtrices. Puis, elles occupent des postes de secrétaire de quartier (*district secretary*), de secrétaire de province (*provincial secretary*), de secrétaire administrative (*organising secretary*), ou de secrétaire itinérante (*travelling secretary*). En 1913, les salaires augmentent. La rémunération de ces femmes est de £100 à £200 par an, là où le travail masculin est payé £150 à £250¹⁰ et où, dans le pays, le salaire féminin moyen annuel est de £48 à £60¹¹. Il s’agit donc de rémunérations confortables et attrayantes, capables de retenir les « soignantes de l’âme » au-delà de leurs convictions généreuses.

Des dames reçoivent ainsi des émoluments pour “... accorder une écoute patiente à ceux qui viennent en détresse à l’association, pour connaître les causes de cette détresse et pour qu’on s’occupe de leur cas.”¹² La vraie difficulté, toutefois, selon Miss Plater, une salariée de la *Charity Organisation Society* affectée comme secrétaire administrative dans les quartiers de Fulham et de Hammersmith, c’est que le « ... nombre de stagiaires en formation et plus encore de bénévoles qui ne donnent que quelques heures de travail par semaine, occupe tellement de temps que beaucoup d’affaires du dehors doivent être écartées. »¹³ Ce constat en vient à être général. Il est renforcé par le conseil, au sommet de l’association qui déclare que : “... le nombre de femmes qui se sont formées dans la perspective d’entreprendre un travail

⁹ Madeline Roof, 1972, *A Hundred Years of Family Welfare – A study of the Family Welfare Association (formerly Charity Organisation Society) 1869-1969*, London, Michael Joseph: 278.

¹⁰ Charles Loch Mowat, 1961, *The Charity Organisation Society 1869-1913 : Its Ideas and Work*, London, Methuen : 147.

¹¹ Estimation calculée à partir du “Average Full-time Earning of Women over 18”, in Edward Hunt, 1973, *Regional Wage Variation in Britain 1850-1914*, Oxford, Clarendon Press :111. Eric Hobsbawm, 1968, *Industry and Empire*, Harmondsworth, Penguin Book : 167, donne £77 par an comme salaire moyen d’un ouvrier adulte employé toute l’année en 1914 et £35 annuel comme salaire moyen d’une femme ouvrière adulte employée toute l’année.

¹² « *What workers can do in Charity Organisation* » in *Annual Reports of the Council and District Committees*, 1870 - 1914.

¹³ *Forty-third Annual Report of the Council and District Committees, second edition, June 17, 1912*, : 39.

charitable systématique à Londres et ailleurs, en rapport ou non avec l'association, a tellement augmenté ... que les écritures relatives à la formation occupent une grande part du travail quotidien du personnel de secrétariat dans plusieurs comités de quartier ..." ¹⁴. Autrement dit, la gestion des soins aux pauvres passe après la formation du personnel. La pratique du soin devient alors une attitude pour les philanthropes mêmes et non envers les pauvres.

Il faudrait ajouter à cette approche particulière, que certains membres de la *Charity Organisation Society* craignent la juxtaposition du soin bénévole et du soin rémunéré. Les salariées, en effet, pourraient s'aviser de soustraire des responsabilités aux bénévoles et les reléguer au second rang.

Si l'on fait un rapide bilan sur ce que les femmes des associations philanthropiques apportent aux pauvres, on constate que bien qu'elles soient formées à devenir des expertes du travail charitable, elles ne sont pas les seules vraies professionnelles du soin. Elles travaillent aux côtés d'autres femmes patentées elles aussi, que sont précisément les infirmières et les assistances sociales. La genèse de ces professions médico-sociales pourrait se retrouver auprès des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul en France et de la célèbre « dame à la lampe », Florence Nightingale (1820-1910) en Angleterre.

Initiatives entre le « care » et le « cure »

On connaît par un travail récent que "... les Filles de la Charité prennent soin du corps et de l'âme ..." ¹⁵ des pauvres. Payées à la grâce de Dieu, ces femmes charitables, d'une grande dévotion entretenue par le règlement de leur congrégation, sont à fois des sœurs hospitalières et des maîtresses d'école. Elles soulagent ainsi les malades, en leur imposant un protocole thérapeutique souvent discutable. Mais, elles instruisent aussi les enfants pauvres en leur dispensant un enseignement sur les Ecritures Saintes, quitte à en venir aux châtiments corporels pour être entendues.

Ces deux fonctions se retrouvent aussi dans le parcours de Florence Nightingale. Elle semble avoir reçu, dès 1837, un appel divin pour s'occuper

¹⁴ Madeline Roof, 1972 : 278

¹⁵ Matthieu Brejón de Lavergnée, 2011, *Histoire des Filles de la Charité*, Paris, Fayard : 479.

des indigents tout en s'investissant, par suite, dans la réforme des soins médicaux. Ce qui caractérise toutefois, le glissement du «*care*» au «*cure*», chez Florence Nightingale, c'est «l'armée de soignantes» qu'elle dirige pendant la guerre de Crimée (1853-1856). Composée de *ladies* et de *nurses*, c'est-à-dire de bénévoles et de salariées, elles se veulent surtout des professionnelles qui nettoient pour baisser le taux de mortalité des soldats blessés à l'hôpital. Forte du succès de cette expérience en Crimée, elle crée en 1860 la *Nightingale Training School* au Saint Thomas Hospital à Londres.

Toutefois, l'initiative professionnelle la plus patente, marquée par le passage du «*care*» au «*cure*», revient à une ex-dame de l'Office Central des Œuvres de Bienfaisance, Léonie Chaptal (1873-1934). En créant en 1905, dans une inattention relative des philanthropes, une « Maison-Ecole » d'Infirmières Privées, l'arrière-petite-fille du Comte Chaptal, ministre de Napoléon, se soucie du «*care*» et du «*cure*». Elle prépare à la fois, des élèves de première classe, dites infirmières pour le «*cure*», et des élèves de seconde classe, ou gardes-gouvernantes pour le «*care*». Formées pendant deux ans, les élèves de la « Maison-Ecole » alternent une éducation professionnelle et des stages de quatre mois dans différents services de médecine. Elles sont recrutées en majorité dans les milieux catholiques et chrétiens désireux de participer à la résolution de la «question sociale».

La pratique du soin, selon Léonie Chaptal, se décline par la suite en « Ecole d'Application de Service Social ». Fondée en 1927, cette Ecole est une annexe de la «Maison-Ecole» qui forme des infirmières-visiteuses. Dans l'avenir, on les appellera plutôt «assistantes sociales».

L'Etat, quant à lui, consacre une préparation aux carrières sociales salariées et institue, en 1932, un «brevet de capacité professionnelle permettant de porter le titre d'assistant ou d'assistante de service social diplômé de l'Etat français». Ce n'est qu'après la guerre qu'est officialisée la profession d'assistant(e) sociale par la loi du 8 avril 1946.

Ce métier de travailleur social trouve son expression dans des écoles laïques, dans lesquelles se développent les sciences humaines. Des femmes «... possédant une solide expérience des problèmes du travail, de l'assistance

et de l'hygiène ..."¹⁶ en sont les promotrices. Elles diffusent autour d'elles l'esprit social, travaillant au bien commun et soutiennent l'action des syndicats. Les ouvrières, quant à elles, voient dans la formation de travailleuse sociale un moyen de promotion améliorant en même temps l'existence morale et matérielle de toute leur classe. Une plate-forme sociale en gestation s'ouvre avec la professionnalisation des unes et la prolétarianisation des autres.

Paris, novembre 2011
Corinne M. Belliard

¹⁶ Brigitte Bouquet et Danièle Treuil, 1995, « Ecole des Surintendantes » in *Vie Sociale*, n° 1-2 double : 59-71.